

gráfica.

ILUSTRACIÓN

TIPOGRAFÍA

BRANDING

PACKAGING

OPINIÓN

GRÁFFICA+

TIENDA



TRUSTED SHOPS
e
GUARANTEE

Protección al Comprador

★★★★★
Excelente
4.64/5.00



Inrockuptibles»

Renovarse o morir. Es la disyuntiva a la que se enfrentan la gran mayoría de revistas musicales en los últimos tiempos. La histórica revista francesa opta por lo primero.



Protección al Comprador



Excelente

4.64/5.00

pandemia, obligada por las circunstancias a plasmarse en dos PDFs mensuales, también la principal publicación musical francesa se ha visto en el brete de adaptarse a los nuevos tiempos.

Les Inrockuptibles, fundada en 1986 y convertida desde entonces en una referencia esencial dentro del periodismo musical europeo (algo así como lo que sería *L'Equipe* en el ámbito deportivo), acaba de anunciar el rediseño de sus páginas. Y fueron precisamente Nirvana, coincidiendo con el 30 aniversario de la publicación de su emblemático *Nevermind* (Geffen, 1991) quienes protagonizaron la primera portada de esta nueva etapa, la del número de junio.

Les Inrockuptibles fue clave en la popularización de la música independiente en el país vecino.

La revista llegó a ser semanal en su época de máximo esplendor (ahora es mensual), fue clave en la popularización de la música independiente en el país vecino (llegó a publicar fabulosos discos colectivos de versiones, como aquel *The Smiths is Dead*, de 1996, por el décimo aniversario de *The Queen is Dead*) y llegó incluso a generar un juego de mesa a su nombre con preguntas al más puro estilo trivial, sobre el mundo del rock.

Hace ya décadas que fue abriéndose a temáticas que trascendían lo musical, a veces generando encendidas polémicas como la portada que dedicaron en 2017 a Bertrand Cantat, vocalista de Noir Desir, tras haber sido acusado de homicidio de su pareja.






Protección al Comprador
★★★★★
Excelente
4.64/5.00







 Protección al Comprador



 Excelente

 4.64/5.00



rediseñó por completo la legendaria revista, con un nuevo logotipo, un nuevo formato y cuadrícula, un divertido sistema de portada plegable, una fuente exclusiva a medida diseñada en Yorgo & Co, y un símbolo con una «i» que evoca la pluma estilográfica para cerrar los textos.

Se trata del octavo rediseño de la publicación desde 1986.

Desde *Les Inrockuptibles* se pusieron en contacto con Yorgo & Co. para que diseñara una nueva fórmula para esta revista cultural y musical legendaria. Iba a ser el octavo rediseño desde 1986 y la revista además había decidido cambiar de periodicidad semanal otra vez a periodicidad mensual, por lo que se aumentaba el número de páginas y se abría la posibilidad a un rediseño completo. «Les propuse —indica Yorgo Tloupas— cambiar casi todo excepto la tipografía de texto, que sigue siendo Plantin MT Pro, Light, 8,5pt».

Las propuestas de Tloupas y su equipo fueron desde un formato mayor y un papel nuevo sin brillo, hasta una nueva retícula con márgenes superiores e inferiores más pequeños, doce columnas, y márgenes exteriores más anchos para contener los «folios» y otras informaciones como las secciones en vertical.







 Protección al Comprador



 Excelente

 4.64/5.00







 Protección al Comprador



 Excelente

 4.64/5.00

L'Enquête

Q

L'emprise croissante de la structurelle dans l'édition et des moyens de production au bénéfice d'une c... paysage anglo-saxon... distances avec ce... à un foisonnement... bénéficie du rel... Mais combien... ces spécificité... actionnaires... La revente... bonne aff... colossale... trois qu... les ca... exige... Hor... s'a... b...

uand Arnaud Lagardère a officialisé, le 28 avril dernier, la transformation de son groupe en société anonyme, abandonnant "sans aucun état d'âme et sans aucun regret" le statut particulier de société en commandite par actions, le patron de la internationale n'a eu, là aussi, "aucun mot pour le livre, ce n'est... ince un cadre d'Hachette Livre. C'est pourtant... nséquences de ce revirement... eader français et numéro... locomotive



POP SONG”

Les Inrockuptibles n.01

➤ “Cabine téléphonique 70's du métro parisien offerte par Laurent Troyon des Comptoirs du Chineur, et téléphone panthère reconverti en microphone par mon ami Francis Vanot, génie de l'électronique.”

Moitié échevelée de Justice, Gaspard Augé s'échappe du tandem pour un album instrumental inspiré par ses compositeurs fétiches de musiques de films et d'illustration sonore. *Escapades* a tout pour être la bande-son d'une saison printemps/été radieuse. Texte François Moreau & Franck Vergeade. Photo Ella Hermé pour Les Inrockuptibles

aunque dándole un pequeño giro. La sección de reseñas, por ejemplo, mantuvo el amarillo pero más suave y con el texto en color.

En el rediseño, la sección Salvaje tiene su propia identidad con el fondo rosa, titulares caligráficos y una fotografía mucho más «salvaje», no cabe duda.



Cinemas



MINARI de Lee Isaac Chung

À la croisée de deux cultures, cette saga familiale semi-autobiographique propose une relecture du roman américain à l'élégance rare.

«Ce n'est pas ce que tu m'avais promis», se lamente Monica Yi auprès de son époux Jacob (le magnétique Steven Yeun, vu dans *Burning* ou *The Walking Dead*) lorsqu'elle découvre, au tout début de *Minari*, le mobile home planté au milieu d'un champ, au fin fond de l'Arkansas, où elle et sa famille viennent de s'installer pour y accomplir leur rêve américain : un lopin de terre à cultiver, un travail alimentaire (séparer les poussins mâles des femelles dans une ferme avicole) en attendant la récolte, et beaucoup de patience. Le film, en revanche, est exactement conforme à sa promesse, à l'inverse de cette maison de fortune qui va lui servir de décor principal : un drame familial touchant, classique, cherchant à métisser les deux cultures, coréenne et américaine, dont est issu son auteur, Lee Isaac Chung. C'est un film qui n'avance pas masqué, un film

dont on sait exactement d'où il vient et où il va, mais qui le fait à pas feutrés, avec une élégance rare et une grâce de chaque instant. Le titre annonce ainsi la couleur, puisque «minari» est le nom d'une plante coréenne (une sorte de céleri servant à relever les plats) que cherche à faire pousser la grand-mère (jouée par la géniale Yuh-Jung Youn, lauréate d'un Oscar pour ce rôle) sur la rive de l'étang américain, non loin de la ferme familiale. La métaphore est on ne peut plus claire, presque trop : il s'agit pour les Yi de prendre racine, de la même façon qu'il s'agit pour Lee Isaac Chung d'affirmer sa double identité, d'en confronter les modalités, d'en hybrider les esthétiques, pour voir ce qu'il en sort. Révélé en 2007 par *Manjunagabo*, un premier long métrage tourné au Rwanda, dévoilé à Cannes (*Un certain regard*) et sorti en France

dans la foulée, Chung a ensuite disparu des radars avec deux films confidentiels (*Jacky Life* en 2010 et *Abigail Harm* en 2012), peinant à monter ses projets, jusqu'à ce retour gagnant. C'est en s'inspirant de sa propre biographie et en l'hybridant avec des éléments de roman américain (le cinéaste cite Willa Cather et Flannery O'Connor en interview) qu'il y est parvenu. Ou pour rester dans le cinéma, en mélangeant, toutes proportions gardées, Terrence Malick et Edward Yang. Nulle volonté, toutefois, de singer ses modèles. Chung trouve ici sa propre

* Au premier plan, Steven Yeun.

voix, nourrie d'expériences et de souvenirs personnels, mais aussi, c'est le plus important, d'un regard singulier. Sa mise en scène est d'un classicisme impeccable, qu'il ne faudrait surtout pas confondre avec de l'académisme. En surface, *Minari* contient tout ce que l'on attend d'un film indépendant américain, doublement adoubi à Sundance (jury et public, tout le monde était d'accord en 2020), ainsi que d'un film d'auteur asiatique (feu les Golden Globes l'ont d'ailleurs récompensé en tant que meilleur film étranger, ce qu'il n'est pas, bien que sa langue principale soit le coréen).

Et il y a certes une indéniable facilité à aller chercher des rires dans la salle en faisant interagir une grand-mère miyazakienne et une paire de gamins-es joueur-euses – mais qui s'en plaindra ? Le film se détache en réalité du tout-venant par la justesse de son découpage et par la finesse de ses enjeux psychologiques. Chung excelle ainsi à raconter les lignes de tension et les petites fractures au sein d'une famille, dont l'équilibre est le véritable enjeu de son film. Pas de grand drame déchirant le récit, pas d'antagoniste s'opposant farouchement au plan des Yi, mais plutôt une sédimentation délicate, un lent amoncellement de sensations, d'affects, de personnages secondaires (magnifique Will Patton en ouvrier agricole ravi de la crèche) qui chargent le film, sans en avoir l'air, d'une puissante émotion, prête à exploser dans les dernières scènes (l'engueulade entre les parents sur le parking, très forte). Promesse tenue. **♥ Jacky Goldberg**

Minari de Lee Isaac Chung, avec Steven Yeun, Ye-Ri Han, Alan S. Kim (E.-U., 2020, 1 h 55). En salle le 23 juin

LIVRES



Nathalie Sarraute, Alain Robbe-Grillet, Michel Butor et Claude Simon devant les Éditions de Minuit, rue Bernard Palissy, à Paris, en 1959

littéraire du Monde. "Il faut faire bloc contre les imbéciles", écrit Pinget. Ce que l'on découvre dans ces lettres, c'est la face prosaïque du Nouveau Roman – faire bloc, en somme, s'entraider – chacun écrit sur l'autre dans des revues. En novembre 1960, Robbe-Grillet et Sarraute, jurés du prix Médicis, font alliance pour l'attribuer à *La Route des Flandres* de Claude Simon (il ira à Henri Thomas) – l'année d'avant, il elles avaient récompensé Claude Mauriac, et en 1958, Claude Ollier. Même si Robbe-Grillet et Ollier sont très liés – se donnant du "mon Toto", du "ma Vieille" –, quand il s'agira d'éditer son ami, Robbe-Grillet – qui qualifiera plus tard le mouvement de "pseudo nouveau roman" – redevient un éditeur froid, critique, efficace. Sa lettre de 1955 à Robert Pinget, qu'il veut éditer, en est un exemple, lui proposant de réduire *Grand Pibuste* de 280 à 200 pages : "Il s'agit uniquement de faire un livre moins cher. Car si nous publions le livre c'est avec l'intention de le faire connaître, de le diffuser et pratiquement de le vendre. Vous savez que les Éditions de Minuit s'occupent très activement des ouvrages, une fois qu'ils sont publiés je crois qu'il faut, de votre côté, leur faciliter la tâche."

Peu de confidences entre eux-elles, rien de très personnel ni d'intime, ni amour ni sexe, rien sur les autres, juste un ton sans cesse très professionnel, puisque l'on n'y aborde que ce qui est professionnel : le métier d'écrivain et plus que la littérature, l'être soi en écrivain et plus que soi tout court. Il y a quelque chose d'étrange dans ces lettres, qui tient peut-être à tout ce qui ne s'y dit pas, mais qui s'est peut-être exprimé oralement, autour d'un verre dans un café, au cours d'un dîner, d'une soirée ou d'une conversation au téléphone.

■ Nelly Kaprielian

Nouveau Roman.
Correspondance 1946-1999



(Gallimard), sous la direction de Jean-Yves Tadié, édition établie, présentée et annotée par Carrie Landfried et Olivier Wagner, 325 p., 20 €. En librairie le 3 juin

NOUVEAU ROMAN. CORRESPONDANCE 1946-1999

Collectif

Parution heureuse de la correspondance de sept écrivain-es du Nouveau Roman entre eux-elles. Des affres de l'écriture au milieu littéraire, elle dévoile les coulisses d'un mouvement qui n'en fut peut-être un que par intérêts communs.

Soixante-dix ans après ses débuts, le Nouveau Roman s'évoque auréolé des mêmes questions : s'agissait-il d'un véritable mouvement esthétique, le dernier en somme de l'histoire littéraire française, ou d'un hasard des calendriers pour une poignée de jeunes gens publiant des livres qu'il elles voulaient novateurs ? Était-ce un groupe littéraire, uni par une même théorie, ou une

bannière artificiellement créée pour les rassembler aux Éditions de Minuit par Alain Robbe-Grillet, fabriquer un buzz, exister ? Que partageaient vraiment les écrivain-es rassemblés sous l'étendard "Nouveau Roman" (terme employé pour la première fois par Bernard Dort) ? Elles-elles-mêmes semblent avoir souhaité entretenir, à partir d'un certain moment, le flou, le vague et la distance, comme le rappellent Carrie Landfried et Olivier Wagner dans leur introduction :

"En décembre 1989, interrogée à l'occasion de l'anniversaire des cinquante ans du nouveau roman, Nathalie Sarraute déclarait : 'Non, nous ne nous rencontrions presque jamais. J'ai connu Simon à New York en 83, et Pinget, aussi, en même temps.' À cette stupéfiante affirmation, que venait contredire tant de faits, le journaliste opposa la fameuse photographie qui rassemble les auteurs du nouveau roman devant les éditions de Minuit."

Aujourd'hui, c'est ce précieux recueil de leur correspondance que l'on pourrait opposer. Un document historique et un livre rare, sans doute le seul qui rassemble les lettres non pas de deux, mais de sept écrivain-es entre eux-elles. S'il n'est question ni de Samuel Beckett ni de Marguerite Duras, reste que les missives que s'échangèrent Alain Robbe-Grillet, Claude Ollier, Robert Pinget, Michel Butor, Claude Mauriac, Claude Simon et, justement, Nathalie Sarraute prouvent qu'il-elles se voyaient, ne cessaient de s'envoyer leurs livres respectifs, de se flatter et de se soutenir les un-es les autres. Si toutes, bien sûr, n'étaient pas ami-es, le livre s'ouvre sur l'amitié entre Robbe-Grillet et Claude Ollier, puis voit s'en construire d'autres, dont celle entre Sarraute et Butor. Vite, deux personnalités se

dégagent et semblent régner. Robbe-Grillet occupe une place de pilier, qui connaît le succès avant les autres avec *Les Gommes* (1953), et va peu à peu, en publiant aux Éditions de Minuit de Jérôme Landon après que Gallimard a refusé *Un régime* (écrit en 1949, finalement publié en 1978), agglomérer autour de lui des écrivain-es avec qui il est ami (Claude Ollier...), ou qui ne se sentent pas à l'aise chez leurs éditeurs respectifs. Nathalie Sarraute occupe une autre place majeure, sorte de vestale littéraire – et seule femme du lot – que tous admirent, adulent, à qui ils écrivent mots obséquieux et compliments béats. Si Minuit rééditera son *Tropisme* (en 1957), elle restera fidèle à Gallimard, et indépendante, mais correspond abondamment avec les écrivain-es de Minuit, leur parle au téléphone, les voit, les aide. Qui s'attendrait à de grandes considérations esthétiques, de longs échanges sur la littérature, de longs accords et désaccords, serait déçu-e. Le maximum de leur union théorique tient peut-être dans cette phrase de Robbe-Grillet, citée par Claude Simon dans une lettre de 1957 : "Le monde n'est ni signifiant ni absurde : il est", et s'incarne dans un même objet pour les articles de leur bête noire, Émile Henriot, critique



Nuit/Saxe/Underground

42

Les Inrockuptibles n.01

JUST WANNA HAVE FUN

Savage

Restreinte ou interdite, la fête s'organise malgré tout de manière clandestine. Jusqu'à faire les gros titres et susciter les réprimandes. Rencontre avec ces fêtard-es français-es en résistance pour qui la teuf est politique. Texte **Carole Boinet** Photo **Thi-Léa Le pour Les Inrockuptibles**

C'était un samedi soir. Mais pas n'importe lequel. Le 13 février 2021, veille de la Saint-Valentin et jour de l'anniversaire de leurs neuf ans de vie commune. Tous-tes deux, artistes, il elles peaufinaient un dossier pour candidater dans un théâtre. "C'était super-tristotnet, être là à bosser en ouvrant une bière à deux", dit-il. Vers 1 h du matin, un SMS change la donne. Un ami est à une soirée. "On a vraiment hésité, mais ça arrive de faire ce genre de connerie, non ? Un peu comme prendre le scooter sans

casque. Dans le Uber, on s'est dit 'merde, on ne va pas garder notre masque, si ?' On avait l'impression de redécouvrir la fête, comme quand on était ado." Ladite fête est relativement énorme compte tenu du contexte sanitaire et d'un couvre-feu alors fixé à 18h. Cent cinquante personnes dans une "maison du bonheur" en proche banlieue parisienne. Là où vivent quatre colocataires. Ce soir-là, alcools et drogues coulent à flots. Frédéric* se sent mal dans sa peau. "Je ne savais pas quoi faire de mon corps au départ. J'avais ce sentiment d'être un glaçon arrivant dans un bain très chaud." Les pastis et un DJ-set de hard tech aidant, le presque trentenaire se décroince : "T'es relié aux gens par un truc invisible, comme un essaim d'abeilles. Ça te dépasse. Ce lien collectif invisible, c'est ce qu'on vit dans les clubs, les concerts." Il précise : "Je n'en suis pas super-fier. Mais on s'est dit que c'était un risque quasi vital à prendre." Après plus d'un an de pandémie mondiale et de restrictions sanitaires, parler de fête est devenu plus que touchy. La honte s'installe chez certain-es, les mensonges ou les omissions chez d'autres. On reste vagues. Les prénoms sont changés, les lieux ne sont pas nommés. On aurait presque l'impression de mener une enquête sur de dangereux fanatiques. Et pourtant, les histoires n'auraient – hors de ce contexte extraordinaire – rien de bien exceptionnel. Quoique. L'interdit, doublé de la culpabilité, triplé de la rareté, garantit à beaucoup de soirées un cachet d'intensité rarement vécu de la même manière dans "le monde d'avant". Plusieurs interlocuteur-trices parisien-nes affirment par ailleurs que l'enfermement des festivités dans les appartements contribue à faire exploser la



Teuf improvisée sous les étoiles au bord du canal, à Pantin, en 2020.

Emma DJ au bois de Vincennes, en 2020.



consommation de drogues : moins d'activités, plus de limites d'espace, mais aussi plus de facilités à se faire livrer que dans un club ou une salle de concert. Sans parler du besoin de s'évader, voire d'échapper à une déprime tenace, que l'alcool ne parvient plus à faire taire. "On paie moins cher les consos, la drogue est consommée de façon plus safe, avec un cercle plus bienveillant", assure Romain*, 32 ans. Comme beaucoup, le jeune homme s'est montré inactif durant le premier confinement avant de lâcher les chevaux au moment de l'été 2020. À la mi-mars 2021, il se retrouve dans une coloco à Poitiers pour une soirée réunissant 90 personnes, de 12h au lendemain matin, avec un live puis des DJ-sets, dans la cave, histoire de ne pas se faire repérer par les voisin-es. Il y a là des artistes, mais aussi des agriculteur-trices, des brasseur-euses, des éducateur-trices spécialisé-es... "Des gens qui aiment le lien social et qui ont décidé de ne plus se soumettre aux réglementations

gouvernementales, résume-t-il. Je n'en parle pas au bureau, et je ne prends pas de risques après ces soirées. La fête manque mais on reste consciencieux. Après, en général, on respecte sept jours en télétravail. Et je n'ai jamais eu un cas de Covid sur une soirée à laquelle je suis allé." Ces événements illégaux lui permettent de gérer frustration et manque. "Même s'ils ne remplacent pas le gros club ni la liberté de se déplacer à n'importe quelle heure." D'autres se font tester avant de se regrouper. Comme Alice*, 40 ans, qui a loué une maison à Nantes avec tous-tes ses potes. "Tu fais le test et boom, tu fais vraiment la teuf. On pouvait se rouler des pelles, tranquille. Les enfants étaient interdits! Déjà on est confinés, faut pas exagérer! On ne va pas se mentir, j'ai vomi. Le contrecoup du manque de fête, c'est que quand tu la fais, tu prends plus cher." La soirée prend fin aux aurores lorsqu'une ambulance déboule car une invitée s'est pris un radiateur. "Dans toutes les ..."

Nuit/Saxe/Underground

43

Les Inrockuptibles n.01

— Yorgo Tloupas

UNA TIPOGRAFÍA A MEDIDA

Inrocks Slab es el nombre de la tipografía que da una nueva vida a la revista. «Explicué a los editores que una nueva tipografía era necesaria para realmente crear una marca coherente a lo largo de la revista», indica Yorgo Tloupas. «Creo que les convencí enseñándoles ejemplos de uso de tipografías *slab serif* y *typewriter* en productos culturales, desde portadas de discos, hasta pósters de cine o sobrecubiertas de libros».

A partir de ahí, cuenta Tloupas que trabajó mano a mano con Martin Pasquier, el tipógrafo de Yorgo & Co, para diseñar una familia completa con 4 anchos, 9 pesos y 72 estilos en total, que incluye también glifos específicos como flechas multidireccionales, numerales y por supuesto el glifo de la pluma estilográfica con la letra «i».



Inrocks Slab

Extended **Black**
Narrow **ABCDEFGHIJKL**
Condensed **MNOPQRSTUVWXYZ**
Compact **XYZ**
ABC **abcdefghijklm**
ABC **nopqrstuvwxyz**
ABC **1234567890**
ABC **,.!:i¿?«>>(){}[]←↑→↓↖↗↘**
ABC **€¢\$¥£¤*¶§†‡©™®**
ABC **+ -= ± % ‰ # N ° / & @ o a**





Además, la nueva tipografía generó el nuevo logotipo, pensado para la cubierta desplegable, de tal forma que cuando la portada está plegada se lee la abreviación del nombre por la que es conocida la revista en Francia «Inrocks».

Según nos cuenta el propio Yorgo Tloupas, el proyecto completo llevó algo más de un año, porque a causa de la covid-19 se retrasó seis meses.

En estos momentos, el propio Yorgo ejerce de director de arte de la revista, que se está diseñando y maquetando desde el estudio cada mes.

«Ha sido un proyecto increíblemente satisfactorio, pues el equipo editorial y los propietarios de la revista fueron un gran apoyo», explica Tloupas. Quien añade que desde el «exitoso relanzamiento estamos aplicando la tipografía en todos los subproductos que genera la revista, como Les Inrocks Festival, Les Inrocks Radio y la propia web».

rvesc
nes

L'Actualité

En cinq ans et trois films, Chloé Zhao est passée de manière fulgurante du circuit indépendant aux Oscars. Mais à la vision de *Nomadland* et avant son transfert dans l'univers Marvel en novembre 2021, quelque chose de la singularité de son cinéma n'est-il pas en danger ?
Texte Bruno Deruisseau
Photo Pat Martin/Rocket Science

Les Inrockuptibles n° 01

En 2020





En 1977, on attendait les nouveaux Beatles et ce sont les Sex Pistols qui ont débarqué. En 1991, on n'attendait plus rien et Nirvana a déboulé. Plusieurs fois, déjà, on avait décrété la mort du rock, mais ce coup-ci, croyait-on, on lui avait pour de bon enfoncé un pieu dans le cœur. Le rap lui avait ravi sa place de première langue vivante,

celle de la colère et de la rage juvéniles. Le hip-hop, la techno et le trip-hop étaient en train d'inventer un langage musical contemporain qui allait en faire le pittoresque vestige d'un autre temps. D'ailleurs, le rock semblait prendre tout seul le chemin du musée. Il entrait de son plein gré dans l'âge – durable – du vintage et des commémorations. Les Rolling Stones, qui avaient compté pour rien ou presque dans les années 1980, revenaient du pays des morts à l'occasion de leur tournée *Steel Wheels*. Ils semblaient satisfaits de ne plus rien avoir à dire sur le nouveau monde qui les entourait, en tout cas rien qu'on ait particulièrement envie d'entendre.

Pour la première fois, les Stones célébraient leur histoire, leur héritage, leur "légende". Ils semblaient parfaitement heureux de s'être transformés en *tribute band* d'eux-mêmes, autrement dit en parc à thème ambulants. Les parents venaient les voir avec leurs enfants et tout le monde était content. Parmi ces

• Photo prise par Kirk Weddle lors du shooting du groupe pour la promotion de *Nevermind* en octobre 1991.

enfants surgissaient des Lenny Kravitz et des Black Crowes, pour lesquels l'histoire et la culture propres au "classic rock" n'avaient aucun secret. Ils connaissaient leur Hendrix et leur Allman Brothers Band sur le bout des doigts. Ils faisaient du rock avec une fraîcheur, une fougue et un talent que personne n'aurait eu l'idée de leur contester. Si l'on ose dire, ils en faisaient même *mieux* que celles et ceux qui l'avaient inventé. Ils disposaient d'un meilleur matériel, d'une meilleure connaissance et d'une technique plus sûre. Bientôt, au Royaume-Uni, le magazine *Mojo* allait naître et prendre, mois après mois, le rock comme objet de commémoration, chaque numéro se présentant, en partie, comme un catalogue d'exposition, explorant une légende du passé – le Velvet Underground, Dylan, The Doors – avec des photos "cultes", des documents rares, des interviews de survivants.

Pendant ce temps-là, des tribus chevelues oubliées, vivant aux confins de l'empire, dans ses marches brumeuses, campant sous des tentes rapiécées plantées en lisière de tristes marécages, réduites à une existence sauvage et bestiale, ne semblaient pas au courant. Elles continuaient à se livrer à des rites étranges, non répertoriés ou à peine, hormis par quelques explorateur-trices aussi marginaux-ales qu'elles (et ces ensembles formaient néanmoins des masses – des masses *minoritaires*, en quelque sorte). Hard rock, metal, speedcore, oi!, *Punk's not dead*, hardcore : autant de populations qu'ignoraient, méprisaient ou, dans le meilleur des cas, toisaient avec condescendance ceux et celles dont le métier était alors de "raconter" le rock à la prétendue élite et de trier le bon grain de l'ivraie (j'en sais quelque chose).

Soyons franc-hes : en 1991, aux *Inrockuptibles* comme ailleurs, les esthètes du rock tourment le dos à ces arrières-es et préfèrent contempler d'autres marges. On célèbre alors The House of Love, Ride, Lush ou My Bloody Valentine : d'excellents groupes qui ne passent guère à la radio, sauf dans l'émission de Bernard Lenoir, de retour sur France Inter pour y diffuser une "musique pas comme les autres". Ces musicien-nes demeurent largement inconnu-es du grand public. Beaucoup continuent à guetter la lumière du côté de Manchester. L'ambiance reste très anglophile et l'avenir semble alors se jouer du côté des Happy Mondays et de Primal Scream qui, dans le sillage de New Order, fusionnent leur musique avec celle issue des discothèques, des rave parties et de leurs DJ. On jette tout, pêle-mêle, dans un grand chaudron : house, techno, rock psychédélique, climats industriels, funk, dub, rap, transe froide et brûlante à la fois, on cherche – et on trouve – une pulsation tribale. De fait, c'est encore une autre "musique pas comme les autres" qui va surgir, loin des climats moroses du rock indépendant et de ses soliloques désolés. Elle naîtra du cœur de l'euphorie propre aux rave parties et aux discothèques où résonnent house et techno. Morrissey et les Smiths ont beau s'être exclamés, en 1985, dans *Panic* : "Burn down the disco/Hang the blessed DJ/Because the music they constantly play/It says nothing to me about my life", c'est un peu le dernier cri d'un noyé. De cette ébullition, de cette dissolution, au fond, naîtra bientôt Oasis, la traduction rock et grand public du phénomène, mais c'est encore trop tôt.

UN NOUVEAU MUR DU SON

Comment ne pas voir que, pendant ce temps-là, tout autre chose frémait et même se convulsait du côté des États-Unis ? Un groupe unique en son genre, Sonic Youth, issu de l'avant-garde new-yorkaise, crée une musique bizarre, étrange point de rencontre – et de friction – entre, d'une part, des chansons sommaires de rock'n'roll en noir et blanc et, de l'autre, des saturations et distorsions appliquées à la matière sonore elle-même. Cette collision, produite avec les moyens sommaires d'un groupe de rock, permet d'intégrer des éléments de bruit pur et même d'atonalité. Distribués par un label californien underground, SST, fondé par Greg Ginn, pionnier du punk hardcore à Los Angeles au sein du groupe Black Flag, les albums de Sonic Youth encouragent de jeunes marginaux-ales à être aussi extrêmes que possible dans leur approche du son. D'une certaine façon, ils attisent, chez les musicien-nes et ingénieur-es du son, le désir de sculpter le bruit. Le bruit devient une sorte de matériau sacré, au-delà du chant et des instruments : ce sont les cris qu'on pousse quand on n'a plus de voix et aussi l'énergie, la colère et le désespoir qui surgissent quand on se sent à bout de forces.

À Minneapolis, la ville de Prince, deux marginaux, Bob Mould et Grant Hart, tous deux gays, fans des Ramones comme des Anglais de Buzzcocks (ceux qu'on a pu appeler les "Beatles punk"), créent le trio Hüsker Dü. Pour la première fois aux États-Unis, un groupe associe l'énergie punk hardcore et des chansons mélodieuses, exécutées à tombeau ouvert, aux grésillements, saturations et distorsions venues de Sonic Youth et du courant industriel en général. Par ricochet, l'exemple de Hüsker Dü, dont la musique est diffusée par SST, encourage d'autres marginaux à Boston, sur la côte Est. Un autre trio, Dinosaur Jr., injecte dans son punk hardcore des éléments bruitistes qui captiveront Thurston Moore (il paraît qu'il se postait au bord de la scène, armé d'un Walkman enregistreur, pour capter le mystère des solos du guitariste J Mascis).

Surgis de la même ville, les Pixies vont orienter ces styles vers une certaine froideur narquoise venue d'Europe, assimilant à leur façon la morgue des albums dits berlinois de David Bowie et la violence sèche, comme pince-sans-rire, de l'Anglais Wire. Les Pixies ne rencontrent alors pratiquement aucun ...







